

UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

VII

Les événements s'étaient succédés avec tant de rapidité et d'imprévu, depuis son évasion de l'hôpital Saint-Germain, que Roger n'avait pas eu le temps de réfléchir.

L'expédition du Chêne-Capitaine, l'arrivée des Prussiens, l'incendie du taillis, la fuite à travers la forêt, tous ces épisodes s'enchaînaient fatalement les uns aux autres, et l'officier les avait subis sans commentaires.

Il lui manquait même cette consolation des malheureux qui consiste à échanger ses idées avec un ami, puisque l'unique compagne de ses dangers ne pouvait ni parler ni entendre.

En arrivant à la cabane, Roger espérait bien reprendre là le seul entretien qui fût possible avec Régine, c'est-à-dire user de l'ardoise ou des jetons qu'elle portait toujours avec elle pour causer par écrit.

Il avait tant de choses à lui dire, tant de nouvelles à lui demander de tous ceux qui lui étaient chers, qu'il aspirait à cet instant de conversation.

Delivré à l'improviste et condamné à fuir en toute hâte, le prisonnier ne s'était pas encore trouvé dans les conditions indispensables pour causer avec sa libératrice, et cependant, avant d'aller plus loin, il fallait de toute nécessité arrêter de concert la suite du plan d'évasion.

On peut donc aisément se figurer à quel point le contrariait la rencontre du colporteur.

Ce premier occupant de la hutte où il comptait se reposer et se renseigner était un témoin aussi incommode que forcé.

De plus, il avait dans sa personne et dans certaines nuances de ses discours et de ses allures quelque chose de mystérieux qui était bien fait pour inquiéter le lieutenant.

Peut-être Régine partageait-elles ses défiances, mais elle ne les laissait pas voir, car son compagnon, qui était habitué à lire dans ses yeux, n'y reconnut pas d'autre expression que celle d'une curiosité très-attentive.

Pendant que toutes ces pensées se pressaient dans la tête de Roger, l'inconnu achevait avec un empressement obligeant les préparatifs d'un souper improvisé.

Il avait tiré de sa valise un pain très-blanc que les assiégés de Paris auraient payé bien cher, un poulet froid, du fromage et des pommes.

Il étala le tout sur un beau foulard rouge emprunté à sa paotille pour en faire une nappe, et compléta ces apprêts séduisants en détachant de sa ceinture une outre de cuir qu'il posa devant lui avec un certain respect.

— Vous voyez, camarade, que nous ne mourons pas de faim ce soir, dit-il gaiement.

— Parbleu ! non, s'écria Roger, et je ne suis pas si riche que vous, car je n'ai pas pensé à me ravitailler à St-Germain ; j'étais si pressé que...

— Ça ne fait rien du tout. Quand il y en a pour un, il y en a pour trois, interrompit l'hôte de la cabane, sans relever la maladresse de l'officier venait de commettre en s'excusant.

Un colporteur pressé au point d'oublier de manger, c'était peu vraisemblable, et Roger, qui s'était aperçu trop tard de la faute, se hâta d'ajouter :

— Mais je crains de vous priver de vos provisions ; vous avez peut-être une longue route à faire ?

— Moi ! s'écria l'inconnu, mon voyage finira cette nuit et demain, à pareille heure, d'une manière ou de l'autre, je n'aurai pas besoin de mes vivres.

Ce fut au tour de l'amphitryon de se mordre les lèvres après avoir lâché cette phrase qui frappa vivement son interlocuteur.

— Alors, votre tournée est finie ? demanda l'officier en le regardant bien en face.

— Non... non, ce n'est pas ça que je veux dire... mais vous savez, par là-bas, du côté de Maisons, on trouve tout ce qu'on veut...

— Tiens ! je croyais que vous alliez à Archères.

Cette fois, Roger vit très-distinctement une vive rougeur monter aux joues du colporteur qui, au lieu de répondre, se mit à découper le poulet avec acharnement.

Ce n'était guère le moment d'insister, mais il n'y avait plus à douter de l'existence d'un mystère, et, tout en se proposant de l'éclaircir, le jeune homme se promit d'être lui-même de plus en plus circonspect.

Ce porte-balle, dont le sac contenait des victuailles si abondantes, et qui ne savait pas au juste où il avait affaire, ne lui disait rien qui vaille.

Les espions devaient poissonner autour des lignes prussiennes et pouvaient prendre tous les costumes.

C'était le cas ou jamais de se défier.

— Allons ! camarade, passez cette aile à la belle enfant qui me fait vis-à-vis, dit l'inconnu d'un air dégagé.

Roger se mit à servir Régine, qui ne fit aucune difficulté d'accepter, et on se mit à manger de bon appétit.

La jeune fille, très-indifférente d'ordinaire aux détails matériels de la vie, paraissait ce soir-là prendre plaisir à cette réfection, qui arrivait d'ailleurs fort à propos, après une marche aussi longue et aussi pénible.

Le calme et la tranquillité qu'elle montrait

rassuraient un peu l'officier, qui avait la plus grande confiance dans la sagacité de sa compagne.

Néanmoins, tout en faisant honneur au souper, il ne négligeait pas d'examiner à la dérobée l'hospitalier camarade que le hasard lui avait donné.

Son physique était fort peu de chose. C'était un homme d'un certain âge, c'est-à-dire approchant de la quarantaine, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, et doué de traits aussi réguliers qu'insignifiants.

L'expression dominante de son visage était la gaieté, une gaieté tempérée par une certaine réserve dont la cause n'apparaissait pas encore clairement.

Il y avait un sourire en permanence sur ses grosses lèvres et de l'inquiétude dans ses petits yeux gris, mais pas la moindre ruse.

L'ensemble manquait absolument de distinction et cependant le tei ti n'était pas hâlé comme celui d'un homme que sa profession oblige à vivre perpétuellement au grand air.

Les mains, quoique larges et épaisses, n'avaient évidemment pas travaillé.

En somme, l'extérieur du personnage était à peu près celui d'un commis ou d'un petit bourgeois, mais pas tout à fait celui d'un marchand ambulancier et pas du tout celui d'un ouvrier.

Le langage, du reste, ne démentait pas ces apparences vulgaires, et Roger crut démêler dans le mélange de cordialité et de réticences qui caractérisait la conversation de l'inconnu un indice favorable.

— Après tout, pensait-il, il peut avoir comme moi d'excellentes raisons pour se cacher et pas de mauvaises intentions.

Pendant qu'il concentrait sur ce problème toutes ses facultés imaginatives, le repas continuait silencieusement, et l'outre qui faisait office de bouteille passait à la ronde.

L'amphitryon surtout lui donnait de fréquentes accolades, et à mesure qu'elle se vidait, il semblait se déridier et se montrait plus caqueur.

L'occasion était bonne pour le questionner adroitement, et c'est à quoi ne manqua pas l'officier.

— Dites donc, camarade, demanda-t-il sans avoir l'air d'y attacher une grande importance, comment vont nos gens là-bas, à l'armée de la Loire ?

L'inconnu fronça imperceptiblement le sourcil et répondit en haussant les épaules :

— Ma foi ! je n'en sais rien, je viens de courir la Normandie, et je ne m'occupe que de savoir si les droguets et les cotonnades se vendent bien.

— Moi aussi, parbleu ! mais ça ne m'empêche pas d'être Français, et tous ces Prussiens, ça me fait bouillir le sang de les entendre. Croiriez-vous qu'à Saint-Germain ils disent tout haut dans les cafés que Paris ne tiendra pas huit jours...

— Des vantards, qu'il dit philosophiquement le colporteur.

— Tout de même, je crois bien que les Parisiens n'en ont pas pour longtemps. J'ai vu hier un meunier qui a fait des fortunes avant le siège et qui connaît son affaire.

— Il me disait que les farines n'iraient pas à la fin de l'année...

— Ça n'est pas vrai, s'écria l'inconnu avec vivacité ; Paris a-tu puin pour six semaines et du cheval pour quatre mois...

— Comment le savez-vous ? demanda Roger.

— Je... je l'ai entendu dire... Vous savez, dans les foires, on cause comme ça, et... j'écoutais, balbutia le camarade visiblement embarrassé.

— Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous fais ; car moi, j'ai beau vendre aux Allemands et gagner de l'argent avec eux, je suis Français avant tout, et, quand je trouve de bons patriotes comme vous, ça me remet le cœur.

— A votre santé, camarade !

— A la vôtre ! dit le colporteur en prenant des mains de son nouvel ami l'outre de cuir déjà sensiblement allégée.

— Ma foi ! puisque vous êtes si bon garçon, dit Roger, vous allez me donner un petit renseignement.

— A votre service, si j'en suis capable.

— Savez-vous, on demande des passeports du côté de Maisons ?

— Mais... oui... comme partout.

— C'est que j'ai peur qu'il y en ait pas en règle, et je voudrais savoir...

— Je ne pourrais pas vous dire, interrompit vivement l'inconnu ; ça change suivant les endroits.

— Mais vous en avez bien un, vous ?

— Certainement, et signé de deux commandants et d'un major...

— Prussiens ?

— Naturellement. Il y a dessus mon nom, Pierre Bourdier, si vous voulez le savoir, et puis le reste, né à Rouen, venant d'Evreux et allant à Beauvais.

Cette phrase remplie d'inlicitations fut débitée avec une vivacité qui sentait à la fois l'impatience d'être interrogé et la crainte d'être obligé de montrer ses papiers.

La nuance ne pouvait pas échapper à Roger, qui demeura convaincu d'avoir affaire à un faux colporteur et résolut dès lors d'agir en conséquence.

Pour le moment, il lui fallait bien subir cette compagnie assez équivoque, mais il se mit à rêver au meilleur moyen d'y couper court.

Il ne s'agissait donc plus que de trouver un prétexte pour lever la séance et surtout pour se séparer définitivement de l'inconnu suspect.

— J'aimerais bien à attendre le jour ici, dit-il en achevant de croquer une pomme, mais nous avons du chemin à faire, et je crois que, d'ici à un petit quart-d'heure, nous serons obligés de nous remettre sur nos jambes...

— Faut pas vous gêner, camarade.

Cette réponse fut faite sur un ton qui laissait percer un désir d'en finir au moins égal à celui de Roger.

Celui-ci allait se lever pour faire comprendre ses intentions à Régine, quand on frappa doucement à la porte de la cabane...

VIII

Trois petits coups avaient été frappés avec tant de discrétion, qu'il fallait une oreille aussi attentive que celle de Roger pour les entendre.

Le camarade, absorbé pour le moment par une dernière rasade consciencieusement avalée, n'avait pas fait attention à ce léger bruit.

Quant à Régine, si elle avait tourné la tête du côté de la porte, ce ne pouvait être que par hasard ou par instinct, puisque son infirmité la mettait hors de cause.

Roger crut s'être trompé.

Le moyen en effet d'imaginer qu'à cette heure de la nuit un visiteur venait heurter à cette cabane perdue dans les bois.

Comment, d'ailleurs, aurait-il pu s'approcher ainsi, sans trahir sa présence, en marchant par les sentiers couverts de feuilles et de branches sèches.

Au milieu du silence profond de ce coin sauvage de la forêt, le moindre criquement éveillait un écho.

A tout hasard, cependant, l'officier se leva et dit à son hôte :

— Vous n'avez rien entendu ?

— Moi ! rien du tout, répondit le colporteur avec un air de surprise qui n'était évidemment pas joué.

— J'avais cru qu'il y avait quelqu'un...

— Où donc ?

— Là, derrière la porte.

— Vraiment ? interrogea l'homme du souper qui ne put s'empêcher de pâlir.

— Mais oui. J'aurais juré qu'on frappait.

— C'est le vent sans doute.

En donnant cette explication, l'inconnu ne paraissait pas très-convaincu, et son embarras fit venir un soupçon à Roger.

— Serait-il d'accord avec quelque rôle leur pour nous trahir et nous livrer aux Prussiens ? pensait-il.

A l'instant où cette idée se faisait jour dans son imagination surexcitée, on frappa de nouveau.

Cette fois, il n'y avait plus moyen de douter. Un être humain venait d'annoncer sa présence et demandait à entrer.

Celui qui s'était donné le nom de Pierre Bourdier fut sur pied en moins d'une seconde et porta vivement la main sous sa blouse, comme s'il y eût cherché une arme.

Roger serra la manche de sa pioche qu'il avait eu soin de ramasser en se levant.

Tous les deux, oubliant leurs défiances mutuelles, firent face à la porte.

— Si c'est un Prussien... murmura l'officier.

— Nous lui ferons son affaire, acheva le colporteur pâle et serrant les dents.

Sa figure déboulaire avait pris tout à coup une expression résolue qui frappa Roger.

Régine seule n'avait pas bougé, quoique l'attitude de ses compagnons dût l'avertir d'un danger.

Peut-être avait-elle déjà réfléchi que les Allemands, au cas où ils auraient découvert la cabane, feraient moins de façons pour y entrer.

— Etes-vous prêt, camarade ? demanda le lieutenant.

— A en assommer deux ou trois, oui.

— Alors je vais ouvrir et vous pouvez compter que je vous aiderai.

Le visiteur, quel qu'il fût, devait ne rien perdre de ce dialogue, à travers les planches minces de la hutte, mais il n'en était sans doute pas effrayé, car il continuait à frapper avec la même douceur.

Si c'était un ennemi, il fallait bien avouer qu'il ne procédait pas par la violence, car cinq minutes venaient de s'écouler en hésitations et en préparatifs de défense, et il eût été difficile de se montrer plus patient.

Peut-être aussi était-ce une ruse pour attirer au dehors les hôtes de la cabane, et Roger, qui soupçonnait un piège, manœuvra en conséquence.

La porte s'ouvrait en dedans.

Il fit signe à Régine et à Bourdier de se ranger de façon à ne pas se trouver dans le rayon lumineux de la lanterne, qu'il n'avait pas voulu éteindre de crainte de confusion.

— Entrez donc, sacrebleu ! répétait-il en allongant le bras et en saisissant le solliciteur au collet.

Le mouvement fut exécuté avec tant de promptitude et de précision, que la porte se trouva refermée et le mendiant jeté au milieu de la hutte avant d'avoir eu le temps de répondre.

L'être si rudement introduit ne justifiait guère par son apparence humble et chétive les précautions prises contre lui.

C'était un enfant de treize à quatorze ans, tout au plus, dont la figure hâve exprimait la souffrance et dont la taille rabougrie n'avait rien de redoutable.

Il était vêtu de haillons sordides qui tenaient à peine sur son corps.

Ses pieds rougis par le froid se montraient dépourvus de toute espèce de chaussure, ce qui expliquait comment il avait pu arriver sans faire de bruit jusqu'à la porte de la cabane.

Quant à sa coiffure, elle consistait uniquement dans une forêt de cheveux roux et emmêlés qui retombaient sur un front bas et cachaient à moitié les yeux.

Cette misérable créature portait sur son épaule une maigre besace dont les poches aplaties ne pouvaient contenir que des croûtes de pain desséchées, si elles contenaient quelque chose.

Il eût été difficile à l'homme le plus endurci de rester sur la défensive en présence d'une pareille misère, et Roger ne put se défendre d'un remords en pensant qu'il avait prolongé les souffrances de cet enfant en le laissant si longtemps dehors.

Il était tout honteux aussi d'avoir fait tant de stratégie en pure perte, il se hâta de déposer son arme et son air menaçant.

L'enfant, du reste, ne paraissait nullement intimidé.

Il se tenait debout sur ses maigres jambes, les mains arc-boutées sur sa ceinture, et autant qu'on pouvait juger de la direction de son regard à travers les broussailles de sa crinière, il examinait Régine avec une attention toute particulière.

Si on avait voulu se lancer dans les conjectures hasardeuses, on aurait pu croire qu'il s'attendait à trouver un ou plusieurs hommes dans la hutte, mais que la présence d'une femme le déconcertait.

Vêtu comme elle l'était, Régine n'avait rien cependant qui pût exciter l'étonnement d'un enfant de la campagne.

— Qu'est-ce que tu veux, petit ? demanda le colporteur qui observait le mendiant avec un reste de défiance.

— La charité, mes bons messieurs, répéta le gamin sur le même ton monotone.

— Nous ne sommes pas millionnaires, reprit Pierre Bourdier, mais si tu veux un morceau de pain, on te le donnera tout de même.

L'enfant ne répondit pas.

— Voyons, as-tu faim ? demanda Roger.

— Oh ! oui, mon bon monsieur !

— Et soif aussi, hein ?

— Oh ! oui, mon bon monsieur !

Cette psalmodie semblait avoir été apprise par cœur, car le petit la récitait comme une leçon.

— Alors, assied-toi là, et arrange-toi des restes, dit le colporteur en lui montrant une botte de paille et en poussant devant la convive le pain, le fromage et l'outre aux trois quarts vide.

Le mendiant obéit sans mot dire, tira de sa poche un couteau à manche de corne et entama le souper.

Roger et le colporteur avaient repris place et regardaient manger leur invité.

Ils ne tardèrent pas à échanger un coup d'œil.

La même pensée leur était venue.

Ce mendiant si affamé, au lieu de dévorer le régal inespéré qu'on lui offrait, jouait des mâchoires avec une lenteur singulière.

Les minces bouchées de pain qu'il se coupait semblaient avoir de la peine à passer dans son gosier et il faisait méliocrement le fromage.

En somme, cette opération intéressante de se restaurer après un long jeûne, il l'accomplissait sans aucun enthousiasme.

— Et d'où viens-tu comme ça, petit ? demanda Pierre Bourdier.

L'enfant avala lentement une croûte avant de répondre.

On aurait dit qu'il cherchait ses mots.

— Mes bons messieurs, dit-il enfin, je me suis perdu dans la forêt.

— Ah ! Et qu'est-ce que tu y faisais dans la forêt ?

Il y eut un nouveau silence, puis le gamin reprit en commençant par son invariable formule :

— Mon bon monsieur, je m'en revenais de Carrières, où que j'avais mené les vaches à mon oncle.

— Tu es donc du pays ?

— Bien sûr que j'en suis.

— Et pourrais-tu nous conduire d'ici à Maisons ou à Achères ?

— Pour ça, oui, dit vivement le mendiant, qui cette fois oubliait son refrain ; je connais toutes les routes et je vous mènerais les yeux fermés.

— Vraiment ! s'écria le colporteur. Alors, comment as-tu fait pour t'égarer ?

L'enfant, pris au piège tendu par Bourdier, se balançait un instant sur ses genoux pliés et dit naïvement :

— Je sais pas.

— Il est idiot, murmura Roger.

Le colporteur eut un clignement d'yeux qui signifiait évidemment :

— Pas tant que vous le croyez.

Puis, il reprit tout haut :

— Si tu veux nous montrer le chemin de Mai-